

LINDSAY JACQUES-DUBÉ



RECTO
VERSO



5 SEPTEMBRE 2012

Introduction

Petite, je m'étais imaginé qu'à vingt et un ans, j'aurais des seins, des enfants, un mari, une maison, une job. Me voilà à vingt-cinq ans, et force est d'admettre qu'à part pour les seins, c'est mal parti.

Ma relation la plus stable à ce jour est celle que j'entretiens avec mon téléphone portable. Et comme un homme, cette petite bête réagit, me suit partout, dort à mes côtés, me réveille au matin et m'emmerde de temps en temps. En fait, souvent.



Hier, 4 septembre 2012, le Québec a élu, pour la toute première fois, une femme à la tête de son gouvernement. Et moi, je me retrouve au chômage. J'étais, jusqu'à hier, conseillère politique d'une ministre libérale.

Malgré les repas surgelés avalés entre deux piles de dossiers, les vendredis soir passés au bureau, les adversaires aux dents longues et les rendez-vous galants annulés six fois d'affilée à cause d'urgences de dernière minute, la Colline parlementaire est une jungle à laquelle on s'attache et qu'on n'oublie jamais vraiment.

Quel immense honneur que de pouvoir faire, chaque jour, une différence, aussi petite soit-elle! Sans parler de ce moment où, pour la première fois, à vingt-trois ans, vous faites claquer vos talons hauts (rouge libéral) sur les dalles luisantes de l'Assemblée nationale. Quelle fierté, pour une petite fille du Bas-du-Fleuve, que d'entendre ses pas résonner dans cet endroit où le Québec s'est construit, et où il continue de le faire! Puis, vous revenez sur terre. Plus précisément lorsque votre chaussure glisse et que vous tentez de reprendre pied, mais que vous avez plutôt l'air de danser *gangnam style*.

Il y a aussi «l'excitation politique», comme Michel Hébert l'appelait. Cette effervescence qui donne l'impression que la terre arrête de tourner, car il y aura un important point de presse dans cinq minutes. Quinze, si c'est Jean Charest qui le donne. On sort la bouffe cachée dans les tiroirs, et on regarde les nouvelles à RDI comme si c'était *Air Force One*. Elle reste toujours un peu, l'excitation politique. Certains oublient femme et enfants pour un match de hockey, d'autres gueulent à tue-tête en écoutant la période de questions à la chaîne de l'Assemblée nationale.

Et comment oublier les gens avec qui vous partagez ces moments d'euphorie, d'angoisse, de découragement?

Ceux qui, sans même que vous ayez à le leur demander, vous donneront le coup de pouce dont vous aviez besoin pour éviter l'hyperventilation. Ceux qui arrivent au travail en pyjama et qui gardent des vêtements propres derrière leur porte, les jours qui commencent bien avant que le soleil ne se lève. Ceux avec qui vous finirez la soirée dans un joli terrier de la Grande-Allée en sortant du boulot, à l'heure où les Y normaux sortent généralement dans les bars. Malheureusement, la prochaine fois que je sortirai avec ces gens, ce sera probablement pour me rendre au bureau de chômage.

Je me souviendrai toujours de cette soirée où, après une session parlementaire intensive, il ne restait que ma collègue et moi au cabinet. Elle et moi avions souvent fait la route entre Québec et Montréal, si bien que notre relation professionnelle, au départ polie mais peu cordiale, s'était transformée en une belle complicité. Elle s'apprêtait à quitter la politique pour reprendre une maîtrise à l'étranger. Moi, je mettais la touche finale à quelques dossiers avant de changer de cabinet. Il devait bien être vingt heures. Peut-être plus tard, même. Un peu triste, comme soirée, alors j'étais allée acheter une bouteille de champagne. À mes frais, pour ceux qui se poseraient la question. Puis, nous l'avions versé dans nos affreuses tasses de porcelaine, et l'avions bu les pieds sur son bureau, à admirer la vue, sans un mot.

Cette vue, nous la connaissions par cœur, mais elle était chaque soir aussi belle. Combien de fins de soirée avons-nous passées à la regarder de la salle de conférence, complètement vitrée, en écoutant le

chef de cabinet raconter ses histoires du temps de Bourassa? Des moments privilégiés, de ceux qui nous font sentir que nous sommes une toute petite part de quelque chose de très, très grand.

Ceux qui trouvent la politique beige et ennuyeuse seront heureux d'apprendre que la Colline parlementaire a aussi son petit côté sexy parfois. Sexy comme une paire de Louboutin, ou sexy à la *The West Wing*. Par exemple, lors de ma première visite au parlement, j'étais assise dans mon coin, gênée, à regarder mes nouvelles collègues, toutes plus belles les unes que les autres et habillées comme les filles des magazines, courir comme des gazelles en talons hauts sur les dalles glissantes. Moi qui avais déjà du mal à simplement marcher avec ces souliers... Puis j'ai fini par apprendre. Vous savez, si ce n'était pas de la fourche des bas de nylon qui descend aux genoux, à courir en talons hauts, on pourrait presque se prendre pour Nikita. Presque, j'ai dit.



Mettre de côté ma vie personnelle au profit de mon boulot n'a jamais été un sacrifice. Comment regretter les «je t'aime, moi non plus» et les «ce soir, on soupe chez ma mère» alors qu'on vit au rythme de la Colline parlementaire? Mais aujourd'hui, me voilà devant rien. Célibataire, même pas de chat, *workaholic* en sevrage. Phoque.

Et puis, pas facile de rencontrer un homme. La majorité des femmes célibataires n'osent pas aller faire leur marché sans être à leur meilleur. Pourquoi?

Parce que nous espérons que l'amour avec un grand A s'y trouvera, quelque part entre les conserves et la viande hachée. Mais la vérité, c'est que franchement déterminée est celle qui abordera un homme pour lui demander où est le beurre.

Du coup, nous nous inscrivons sur les sites de rencontre (une loterie où on gagne rarement le gros lot, mais où «nul si découvert» revient souvent) ou nous attendons d'être présentées à l'ami d'un ami. Il est bien loin, le temps où le prince allait chercher sa douce à cheval ! La bonne nouvelle, c'est qu'embrasser les crapauds, au sens propre à tout le moins, est *aussi* passé de mode.

Il y a de ces soirées que l'on préférerait oublier. Celle-ci en est une. Mes quinze livres en trop pèsent lourd, mais jamais autant que ma déception... et ma solitude. Heureusement, pour rendre ma vie plus belle, il y a toujours Häagen-Dazs. Ou une bouteille de blanc. Ou les deux. Habitant l'étage au-dessus d'un salon funéraire, je n'ai pas vraiment de voisin... donc personne avec qui partager mon vin. Parfait. Pas besoin de sortir les coupes.

Étendue sur mon lit, bouteille à la main, je jette un œil à ma penderie. Dedans, vingt et une robes. Vingt et une robes portées que pour le boulot, ou presque...

Une petite robe blanche qui serait idéale pour le bord de l'eau. Celle qui brille pour une sortie entre filles. La rouge, parfaite pour un voyage en Italie. Une robe en soie bordeaux, au décolleté tellement plongeant

que je n'ai jamais osé la sortir de ma chambre. Celle, trop sexy, même à mon âge, portée pour sauver les meubles d'un ménage. (Sur le coup, ça avait l'air d'une bonne idée. Puis je me suis rendu compte que ce n'était pas très flatteur, quand on a la grâce d'un gorille.) Finalement, bien sûr, la mythique petite robe noire. En fait, huit robes noires. Ça amincit.

Peut-être est-il venu le temps de vivre un peu. Je manque certainement d'entraînement. Il n'y a qu'à regarder mes ongles pour comprendre qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas fait de pause, que je n'ai fait que travailler et répondre aux impératifs. Pourquoi ne pas profiter de ce qui m'arrive pour finalement les porter, ces robes ? Après tout, aussi bien le faire alors que j'entre toujours dedans, et que mes seins sont encore à leur place !

Et parce qu'écrire m'a toujours fait beaucoup de bien et que ça coûte moins cher qu'une thérapie, j'ai décidé de tenir un blogue, un journal intime pas du tout intime dans lequel se succéderont les aventures... et les petites robes !

Pour commencer, je porterai demain, pour une occasion bien spéciale dont je sais que je me souviendrai très, très longtemps, la parfaite petite robe noire. Celle qui s'étire et qui est drapée juste là où il faut, avec une bande amincissante. Celle qui ne se froisse pas, qui est très décente, mais sans être ennuyante. La robe idéale pour une dernière soirée entre collègues, mais aussi et surtout pour serrer la main d'un homme envers qui j'ai un immense respect : Jean Charest.



6 SEPTEMBRE 2012

Ce n'est pas tous les soirs qu'on assiste à une soirée en l'honneur d'un homme qui a dirigé le Québec pendant neuf ans. Ça peut sembler étrange, pour une personne qui s'intéresse peu à la politique, qu'on puisse s'attacher autant à un premier ministre, à un chef de parti. Demandez à un fan de hockey ce qu'on ressent quand on apprend que Patrick Roy fait ses valises pour le Colorado... Alors, avec ma petite robe noire, j'ai ce soir dit au revoir à mon chef, mais aussi à mes collègues. Demain, j'irai faire mes boîtes et entendre mes talons hauts claquer une dernière fois sur le sol de l'Assemblée nationale. Après, une nouvelle vie commencera.



8 SEPTEMBRE 2012

Robe 1

(LE JAZZ, UNE GAINE, UN BLOGUE)

Il y a, dans ma penderie, cette jolie robe noire, très classique, aux bretelles larges et ajustée à la taille. Indéniablement ma préférée. Un coup de cœur acheté en coup de vent, qui redonne ses lettres de noblesse à n'importe quel décolleté, et leurs quinze minutes de gloire aux femmes qui, comme moi, ont des hanches. De bonnes hanches. La robe parfaite pour ces jours où mademoiselle a besoin d'un remontant. Et par remontant, je ne parle pas d'un soutien-gorge pigeonnant ou d'un gin tonic.

Pour ma toute première aventure de chômeuse, j'avais espéré la porter avec des chaussures à talons hauts lustrés, et me rendre à ce petit bar jazz de la basse-ville. Il y a des mois déjà que je rêve d'y aller, seule, le temps d'un verre.

À une autre époque, j'avais fait l'aller-retour entre mon Bas-du-Fleuve natal et Montréal, simplement pour aller voir l'exposition sur Miles Davis. C'était la première fois que je partais seule vers la grande ville. J'avais enfilé cette petite robe noire, justement, et fait les six heures de route, le cœur content, les cheveux au vent. L'image est belle, mais une fois arrivée, la mise en plis, elle, l'est moins !

J'avais loué une chambre sur Internet. La chambre, une aubaine à ne pas manquer selon le site, s'est plutôt avérée mal isolée, au quatrième étage d'un hôtel sans ascenseur, sur une rue où se promènent probablement tous les méchants qu'on voit aux nouvelles. Une toute petite chambre froide avec un lit dont les pattes n'étaient pas toutes égales. C'est beau, Montréal... Mais peu importe, j'étais dans la grande ville, j'étais libre et je m'en allais en robe au musée ! Un peu comme Charlotte dans *Sex and the City*. Sans le sexe, avec des souliers trop grands à talons hauts trop hauts.

Mais c'est une fois bien perdue dans les dédales de la capitale du cône que j'ai commencé à regretter mon audace... Je n'étais pas à Montréal depuis cinq minutes que déjà, deux Montréalais m'avaient chanté une messe à un feu rouge. Assez impressionnant, d'ailleurs, de voir les Québécois, qui semblent tenir à un État laïc, parler si couramment des choses sacrées, comme du tabernacle, du calice et des hosties... À ce moment, j'aurais escaladé les marches de l'oratoire Saint-Joseph pour un GPS. Mais encore aurait-il fallu le trouver, l'Oratoire.

À bout de nerfs, je m'étais stationnée en parallèle le long d'une rue, le temps de reprendre des couleurs. Puis j'avais croisé ce type, appelons-le monsieur Parfait, celui pour lequel vous vous pâmez, mais qui ne vous remarque jamais. Sauf les fois où vous faites une folle de vous. Parce que ça, bien sûr, ça arrive souvent. Tout le temps. Au point où, pour vous consoler, cette excellente copine, celle qui invente n'importe quelle histoire pour vous faire vous sentir mieux, vous dit que ça fait votre charme.

On avait jasé un peu. Et il m'avait offert de m'accompagner au musée. Un de ses amis devait venir avec nous, mais c'est tout seul qu'il était venu me chercher. La conduite pour moi ce jour-là, c'était terminé.

C'était une magnifique exposition. Encore plus pour une fille pour qui cuisiner sur les airs fous de Miles Davis avec un verre de rouge est ce qu'il y a de plus près du bonheur. Que mes talons trop hauts galochent avait bien peu d'importance, en autant qu'ils ne restent pas coincés dans les fentes du trottoir...

On était allés prendre une bière. Puis deux. Puis trois. Comme je ne buvais pas souvent, je m'étais retrouvée un peu ivre et c'était aussi bien comme ça, car au moins, si je bafouillais, je pouvais mettre ça sur le dos de l'alcool. Même chose pour les joues rouges. Gênant, quand même, de passer de fille invisible à «fille qui prend un verre à la même table qu'un beau mec, et c'est pas un accident».

Allez comprendre comment, mais ce type, il s'était retrouvé dans ma chambre d'hôtel. Ça non plus, ce n'était pas un accident. Mais c'était peut-être grâce à la petite robe noire... Et je crois qu'après cette nuit-là, l'hôtel a changé les pattes du lit.



Je l'ai revu de temps en temps. Habillé, toujours. Sauf une fois. Mais s'il est de ce genre d'hommes que toutes les petites filles rêvent un jour d'épouser, il fait malheureusement partie de la catégorie «trop bien pour toi». Trop parfait pour la fille qui bafouille et rougit quand on la regarde trop longtemps. Trop parfait pour celle qui met plus souvent son pied dans sa bouche que devant elle. Celle qui fait sa journée sans se rendre compte qu'elle a déchiré ses bas nylon, quand ce n'est pas carrément sa jupe.

Je n'ai pas reporté la robe sauf une fois, le temps d'une photo dans le miroir de la salle de bain. Une belle photo, tout de même.

Mais voilà, quelques années et vingt livres plus tard, je constate que ma petite robe noire ne me va plus. En fait, c'est tout juste si mes cuisses y entrent. Quoique à proprement parler, elles y entrent encore. Une à la fois.

Le temps passe vite. En un claquement de doigts ou presque, je suis passée d'une taille six à une taille douze, de superwoman au numéro trente-sept dans la salle d'attente du bureau de chômage. Parfait. Simplement parfait.

Ma mère dit que c'est parce que j'ai maintenant un corps de femme. Vingt-quatre ans, n'est-ce pas un peu jeune pour l'étape de la bande amincissante ? Vous savez, ce moment dans la vie d'une femme où le fait qu'un pantalon ou une robe aplatissent le ventre devient l'argument de vente numéro un ? Bravo, chérie, tu es maintenant une femme... qui a trop bouffé.

Sans parler de la gaine, cette machine de guerre, franchement efficace, mais pas du tout confortable. Acheter une gaine, c'est un peu comme acheter sa première boîte de condoms en cachette. Juste au cas et pour se donner bonne conscience. On achète quelques trucs dont on n'a aucunement besoin, mais qui sont juste assez gros pour cacher « la bête » pendant qu'on fait la file à la caisse. Je m'en confesse, toujours dans la vingtaine, je compte deux jupons et autant de gaines dans ma garde-robe. Voilà, c'est dit. Comme dirait ma mère : ma grand-mère serait fière. C'est peut-être un peu ça, le problème...

Mais soyons honnêtes, les poignées d'amour ne sont pas romantiques et la culotte de cheval n'est pas ce que l'on porte pour faire de l'équitation. Puis il y a les cuisses qui frottent... Mesdames, ne faites pas semblant, je sais que vous voyez ce que je veux dire ! Pour ce qui est de remonter la pente, de reprendre sa vie en main, on part de loin ici. Surtout pour une fille qui entretient une relation passionnelle avec la poutine et les ragoûts. Il est grand temps que je m'inscrive au gym et que je ressorte les pantalons d'entraînement.

J'ai tout mis de côté pour un boulot que je viens de perdre, je suis cassée, plus célibataire que jamais et seule âme qui vive, là où j'habite. Bien sûr, il y a le chocolat. Mais lorsque les gens ne disent plus que tu es *hot*, mais plutôt « voluptueuse », c'est qu'il y a peut-être eu trop de chocolat, justement. Et voluptueuse, c'est quand même très près de volumineuse...

Malgré l'envie de rester chez moi et de cacher ma masse sous un pyjama difforme, j'ai troqué ma désormais trop petite robe noire contre une robe ample « taille empire », comme ils disent. Je me suis fait un chignon et j'ai pris la direction du bar. Je m'occuperai des poignées d'amour plus tard.



20 SEPTEMBRE 2012

Robe 2

(UNE QUESTION DE POIDS)

Trois cent quatre-vingt-onze. C'est le nombre de personnes qui ont lu quelque part sur le web que j'ai du poids en trop, que j'habite un salon funéraire, que je suis au chômage et que j'ai dormi plus souvent, dans la dernière année, avec un cellulaire qu'avec un homme. Trois cent quatre-vingt-onze personnes ont lu mon blogue. Et pas que des demoiselles ! Non, il y a aussi des quinquagénaires, qui non seulement ont pris un moment pour lire mon histoire, mais qui en plus se sont donné la peine de m'écrire pour me dire que ça leur plaisait. J'en suis terriblement touchée ! J'en pleurerai presque. Même un candidat du Parti québécois m'a lue. Jamais je n'aurais cru que ma plume rejoindrait tant de gens. Mais le problème, c'est que maintenant, tout ce beau monde sait que je porte une gaine !

À une autre époque, on m'appelait Linguini. J'étais alors grande et mince. C'était aussi l'époque des

nombrils à l'air. Une mode à oublier, à plus forte raison lorsqu'on avance en âge. Mais le constat est clair ; aujourd'hui, je me sens plus ravioli que linguine !

Il y a cette robe, que j'ai regardée avec envie dans une vitrine, après quoi j'ai poursuivi ma route, le cœur un peu gros, comme une enfant allergique aux chiens dans une animalerie. Puis je me suis dit : « Mais si je perds un peu de poids, en évitant les pâtes et avec le bon soutien-gorge, peut-être bien que je pourrais réussir à tout rentrer... » De toute façon, perdre un peu de poids, c'est dans les plans ! Avouez, vous aussi, que vous vous êtes déjà dit tout ça ! Mais si j'ai une vingtaine de robes à porter (et bientôt une de plus), il faudra bien arriver à entrer dedans. Alors je suis revenue sur mes pas (d'un pas vif, quand même, si je veux maigrir vite). Un petit coup de Visa et puis voilà, je suis repartie avec la clé du bonheur dans un sac, non échangeable, non remboursable.

La robe en question n'a pas de manches, le col se trouve au ras du cou, l'encolure et les épaules sont couvertes de cuir. Du vrai. Une folie. Moulante comme si j'étais emballée sous vide. Ça, c'est un problème. Mais elle est magnifique. Elle donnerait du style à n'importe qui, linguine ou pas. Et qu'importe si le manque d'oxygène me rend un peu blême. Les rousses ont la peau claire, c'est bien connu !

Elle sera parfaite pour cette sortie avec les filles, un lancement prévu la semaine prochaine. Celui d'Ingrid St-Pierre, une autre petite fille du Bas-du-Fleuve. À condition d'entrer dedans. Et de toute

évidence, ce sera un défi, car si l'enfiler est faisable, pouvoir s'asseoir est souhaitable, mais pas du tout garanti.

Le *hot yoga* est peut-être la solution. Tout le monde dit qu'on fond à vue d'œil avec le *hot yoga*. Pas de régime, pas de gym, juste quelques simagrées, les yeux fermés, l'air zen. Simplement parfait. Car, j'ai beau essayer, je ne suis pas tout à fait du type «salade et petites carottes». C'est que vous voyez, il suffit de me présenter n'importe quel plat gratiné pour que je perde mes moyens! En fait, je suis plus du type «tarte aux pommes, extra sucre à la crème». Sans parler du fait que je me réveille la nuit pour manger. À proprement parler, et pour ma défense, c'est du somnambulisme, car je n'ai pas conscience de ce que je fais. Il n'est pas rare de trouver du chocolat partout dans la cuisine au petit matin. Ou des restes de nachos près du lit. Charcuteries, croustilles, Nutella à la cuillère, j'arrive à bouffer n'importe quoi sans me souvenir de rien, si ce n'était des traces que je laisse un peu partout dans la maison. Une fois, c'était même du chocolat fondu... sur mes rideaux de salon. Allez comprendre! Je me plais à dire que la nuit, je me transforme un peu en bête. Et je laisse les gens penser ce qu'ils veulent.

De jour, toutefois, je n'ai pas cette excuse. Au bureau (quand j'en avais encore un), j'avais l'habitude de faire des réserves dans un de mes tiroirs. Pour combattre la culpabilité et faire contrepoids aux dizaines de tablettes de chocolat, j'avais aussi un petit sac de noix caché quelque part. D'ailleurs, je pense

que je l'ai oublié là quand j'ai vidé mon bureau. Pas le chocolat, par contre ! La gourmandise est, je m'en confesse, mon plus grand péché.

« Va t'entraîner ! Tu rencontreras peut-être l'homme de ta vie au gym ! » En théorie, c'est une solution valable. Mais il faut ne pas m'avoir vue sortir de là pour dire des choses comme ça ! Bien sûr, il y a ces femmes qui s'entraînent pendant une heure et sont aussi belles que si elles allaient faire une pub de maillots de bain. Cheveux parfaits, teint parfait, corps parfait. Si un homme craque pour la fille juste à côté, celle à bout de souffle sur le tapis roulant, le visage rouge vin, les cheveux dans les airs, gauche, empotée et pas du tout élégante avec son vieux t-shirt ample, c'est qu'on est en droit de se demander quelle est l'arnaque !

Non, après réflexion, le *hot yoga*, ça peut être bien. Et de toute façon, ça peut difficilement faire du tort ! Ce n'est pas comme si j'étais du type zen ! Ça me rappelle, il y a quelques mois, je filais vers le bureau lorsque je suis passée devant un kiosque sur le stress.

- Madame, accepteriez-vous de faire le test « Mesurez votre stress » ? Ça ne prendra qu'un instant !
- Je suis un peu pressée... mais je peux bien prendre le temps !
- Parfait ! Tout d'abord, j'aurais besoin de votre nom et de votre âge.
- Lindsay, vingt-trois ans.
- Avez-vous parfois l'impression que votre cœur bat rapidement alors que vous faites vos activités habituelles ?

- Oui.
- Avez-vous du mal à dormir ?
- Parfois. Souvent.
- Avez-vous souvent l'impression d'être débordée ?
- Oui, d'ailleurs, il faudrait que j'y aille...
- Encore quelques questions... Vous arrive-t-il d'avoir tes tics nerveux ?

J'ai regardé mes ongles rongés.

- Oui.
- Vous mettez-vous souvent en colère, êtes-vous souvent impatiente ?
- Écoutez, monsieur, ce n'est pas parce que je suis stressée que ça ne se gère pas ! Là, votre test, il est trop long ! Il faut que je m'en aille !

Et sans que le pauvre homme puisse en placer une, j'étais déjà partie, encore sur les dents d'avoir perdu mon temps...

Toujours est-il que, jubilant à l'idée de pouvoir enfiler ma petite robe, j'ai sorti ma Visa et me suis inscrite en ligne à une séance de *hot yoga*. Coûteux, quand même, mais presque magique. Marcher sans que nos cuisses se touchent, ça n'a pas de prix, n'est-ce pas ? Et qui sait, peut-être vais-je rencontrer l'âme sœur ? Pourquoi pas un beau basané, les cheveux un rien trop longs, une perpétuelle barbe de deux jours...

C'est le jour Y. Et c'est un peu nerveuse que je me suis présentée dans la pièce, chauffée à trente-huit degrés Celsius. La salle était comble. Super ! Ça doit vraiment faire fondre, s'il y a tant de femmes ici ! Le professeur, Samuel, m'a accueillie à la porte, puis

Septembre 2012. Conseillère politique libérale, Lindsay vient tout juste de perdre ses élections et son emploi, par la même occasion. Étendue sur le lit, une bouteille de vin à la main, elle contemple sa penderie. À l'intérieur se trouvent vingt et une robes achetées pour des occasions spéciales, mais si peu portées... Une robe blanche idéale pour marcher au bord de l'eau. Une robe rouge pour un voyage en Italie qu'elle n'aura jamais fait. Une robe en soie bordeaux au décolleté si plongeant qu'il lui serait difficile de la porter hors de sa chambre... Mais pourquoi broyer du noir quand on peut sortir et faire tourner les têtes? Des occasions de faire briller les trésors cachés de sa garde-robe, Lindsay en aura plus d'une!



Lindsay Jacques-Dubé, petite fille du Bas-du-Fleuve et femme célibataire, dort avec son BlackBerry et est incapable de se garer en parallèle. Workaholic au chômage, elle passe ses humeurs sur un blogue, et elle écrit, écrit, écrit.